

— 22 mars - 5 mai 2013  
— Théâtre de l'Odéon - 6<sup>e</sup>

## **LE PRIX MARTIN**

d'Eugène Labiche  
mise en scène Peter Stein

création

**Location** 01 44 85 40 40 / [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

**Tarifs** de 6€ à 34€ (série 1, 2, 3, 4)

**Horaires** du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h  
relâche le lundi

**Odéon-Théâtre de l'Europe**

Théâtre de l'Odéon  
place de l'Odéon Paris 6<sup>e</sup>  
Métro Odéon (ligne 4 et 10) - RER B Luxembourg

**Service de presse**

Lydie Debièvre, Camille Hurault  
01 44 85 40 73 / [presse@theatre-odeon.fr](mailto:presse@theatre-odeon.fr)

Dossier et photographies également disponibles sur [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

— 22 mars - 5 mai 2013  
— Théâtre de l'Odéon - 6<sup>e</sup>  
—

## LE PRIX MARTIN

d'Eugène Labiche  
mise en scène Peter Stein

création

décor  
Ferdinand Woegerbauer

costumes  
Anna Maria Heinreich

lumière  
Joachim Barth

maquillage / coiffure  
Cécile Kretschmar

avec

**Jean-Damien Barbin**  
**Rosa Bursztein**  
**Julien Campani**  
**Pedro Casablanc**  
**Christine Citti**  
**Manon Combes**  
**Dimitri Radochevitch**  
**Laurent Stocker**  
**Jacques Weber**

Pionceux  
Bathilde Bartavelle  
Edmond Bartavelle  
Hernandez Martinez  
Loïsa  
Groosback, servente d'auberge  
Docteur  
Agénor Montgommier  
Ferdinand Martin

production Odéon-Théâtre de l'Europe  
avec les soutiens de Monsieur Pierre Bergé et du Cercle de l'Odéon

— — —  
“Ramenez-moi chez ma mère !”

**Loïsa**, *se retournant*. – Qu'est-ce que c'est que ça ? Don Hernandez ?...

**Hernandez**. – Loïsa !

**Loïsa**, *riant*. – Pourquoi ce costume ? Vous avez l'air d'un buisson.

**Hernandez**, *déposant sa carabine et son chapeau à droite*. – Le buisson qui marche. C'est ce qu'il faut.

**Loïsa**. – Et cette carabine ? Vous allez à la chasse ?

**Hernandez**. – A la chasse à l'homme ! Votre mari sait tout...

**Loïsa**, *étonnée*. – Tout... quoi ?

**Hernandez**. – Eh bien... Agénor !

**Loïsa**. – C'est faux !... c'est une calomnie !

**Hernandez**. – Pas de marivaudage ! il a des preuves !

**Loïsa**. – Certaines ?

**Hernandez**. – Certaines !

**Loïsa**, *effrayée, passant à droite*. – Mais alors, je suis perdue !

**Hernandez**. – Ca m'en a l'air... Il est furieux... il rumine une vengeance dans la manière des Borgia.

**Loïsa**. – Ah ! mon Dieu !

**Hernandez**, *à part*. – Ca prend ! (*Haut*.) Si vous m'en croyez, vous ne mangerez rien tant que vous serez en Europe.

**Loïsa**. – Merci bien !

**Hernandez**. – Excepté des oeufs à la coque, parce qu'on ne peut rien fourrer dedans.

**Loïsa**, *éperdue, passant à gauche*. – Mais que faire ? que devenir ? Je ne peux pas rester ici !  
*Elle s'assied près de la table.*

**Hernandez**. – Je vous offre un asile ! Venez dans mes Etats.

**Loïsa**. – Ah ! non, c'est trop loin !

**Hernandez**, *s'approchant d'elle*. – Une promenade... toujours sur l'eau... Vous ne connaissez pas mon pays... Quelle nature ! le ciel est bleu, la mer est bleue, la terre est bleue... Vous serez continuellement en palanquin... et, la nuit, je vous donnerai quatre Indiens dans leur costume national, pour écarter les mouches de votre gracieux visage... Quant à la nourriture...

**Loïsa**. – Oh ! ne parlons pas de ça !

**Hernandez**, *se jetant à ses genoux*. – Dites un mot, señora, et je dépose mon trône à vos pieds.

**Loïsa**. – Ah ! Hernandez... ne me tentez pas ! (*Languissamment*.) Vous êtes donc veuf ?

**Hernandez**, *se relevant*. – Hélas non !

**Loïsa**, *se levant*. – Vous m'offrez votre trône... Et votre femme ?

**Hernandez**. – La reine ? J'ai pensé à elle... je lui donnerai une place dans ma lingerie... rien à faire !... Abandonnez-vous à moi, c'est le ciel que je vous ouvre.

**Loïsa**. – Et mes devoirs ?

**Hernandez**. – Lesquels ?

**Loïsa**. – Je ne sais pas ce que je dis... vous me grisez, vous me charmez... et puisque mon mari a oublié sa mission, qui est de me protéger... don Hernandez, ramenez-moi chez ma mère !

**Hernandez**, *la serrant dans ses bras et l'embrassant*. – Ta mère ! c'est moi qui serai ta mère ! c'est moi qui serai ta mère !



*Le Prix Martin*, avant-dernière grande oeuvre de Labiche, fait partie des pièces qu'il écrivit pour être représentées sur la scène de la Comédie-Française. La première eut lieu cependant au Palais-Royal. Cette pièce n'a aucune des caractéristiques du vaudeville, on serait tenté de la considérer comme une comédie bourgeoise, une comédie de moeurs. Le thème central, comment pourrait-il en aller autrement, ce sont les relations sexuelles, représentées à propos de trois couples, dont c'est l'unique et exclusive occupation : un couple de débutants en voyage de nocces qui s'y adonnent durant trois actes sans interruption, ensuite une femme et un homme d'âge mûr, expérimentés en la matière et susceptibles de passer à l'acte avec impétuosité, et enfin deux hommes, deux amis qui sont sexuellement en retraite et qui voudraient enfin être tranquilles. Un dernier accès de jalousie qui menaçait de séparer les deux amis sera bien vite éteint et en jouant constamment au bésigue, jeu de cartes qu'ils affectionnent, ils trouveront le moyen de passer le temps jusqu'à la mort. Un serviteur, qui initie une habitante des Alpes suisses aux nouveautés du sexe parisien, tient le rôle d'une sorte de pièce ou de moment satyrique.

Une étrange mélancolie flotte au-dessus de cette comédie dont le dialogue amusant et vif glisse rarement dans la banalité et offre aux comédiens l'espace qui leur permet de donner la mesure de leur talent. Ne dirait-on pas qu'une certaine sagesse se dégage de cette pièce : le sentiment d'un adieu, d'un tiraillement, d'une déchirure intérieure de ces personnages dans et malgré le comique. Peut-être est-ce cela qui a conduit Flaubert à porter sur cette pièce un jugement si favorable lors de sa création en 1876.

Peter Stein

## “ Quand on est dans la merde jusqu’au cou, il ne reste plus qu’à chanter”

### Les opinions politico-sociales de Labiche entre 20 et 60 ans.

A vingt ans, Labiche est un «fan» des romantiques : Hugo et Vigny. A noter que Labiche a assisté plusieurs fois à la représentation de *Chatterton* d'Alfred de Vigny (première le 12 février 1835). Labiche : après cette représentation, «mon sommeil sera un sublime cauchemar» (lettre à A.Leveaux).

La critique du «bourgeois» (chez le jeune Labiche) a d'abord été «romantique». Mais la vie parisienne avec ses amis, apprentis écrivains comme lui, l'a très vite conduit à tourner le romantisme en dérision. Il se moquera des grands sentiments, sera volontiers cynique, amateur de «bons mots». Sous la monarchie de Juillet (1830-48) la censure est active. Dans les années de la République (1848-52), la censure sera supprimée. Elle sera rétablie par Napoléon III . Et de nouveau supprimée sous la III<sup>e</sup> République (peut-être pas tout de suite, j'ai l'impression qu'elle s'éteint d'elle-même – à vérifier). Il n'y a pas de rapport de censeur conservé sur *Le Prix Martin*. En 1848 Labiche est dans la Garde Nationale. Il est alors plutôt républicain ou *de facto* républicain (il n'était pas royaliste sous Louis-Philippe – 1830-1848 – qui d'ailleurs se fait nommer «roi des Français » et non pas «roi de France»). [...]

La Garde Nationale (qui prendra des couleurs politico-sociales variées – qui sera, par exemple, une sorte de milice bourgeoise sous Louis-Philippe) est, je crois, très importante. Louis-Philippe dira qu'être acclamé par la Garde Nationale était plus important que le rituel du sacre.

La suppression de la Garde Nationale après la Commune marque la fin d'une institution politico-militaire qui a traversé tout le siècle. Qu'Agénor ait été membre de l'État-Major me paraît une chose importante. Labiche deviendra très vite un partisan de Napoléon III . Et il adhèrera à la politique de croissance économique et industrielle de Napoléon III ainsi qu'à la politique urbaine (urbanistique) du Baron Haussmann, et aussi à la politique sociale de l'Empire.

Il adhèrera aussi aux succès militaires de Napoléon III (notamment la guerre de Crimée) et probablement à la politique coloniale de Napoléon III. L'expédition au Mexique n'est pas une réussite mais dénote une ambition géopolitique (mondiale). Napoléon III a momentanément sorti la France de l'ostracisme qu'elle subissait (en Europe) depuis la chute de Napoléon I. Tout ceci s'effondre avec la défaite de Sedan en 1871 (guerre franco-prussienne : Napoléon III *versus* Bismarck), c'est-à-dire avec la fin de l'Empire.

Cette défaite sera suivie de la Commune de Paris puis de la III<sup>e</sup> République. *Le Prix Martin* (1876) est une pièce d'après la Commune et d'après la défaite. Le ministre des Affaires étrangères de Napoléon III avait été le plus farouche partisan de la guerre : le duc Agénor de Grammont, politicien vaniteux et renfermé, considéré par Bismarck comme «l'un des hommes les plus bêtes de l'Europe». Agénor Montgommier (l'Agénor de Labiche) n'est plus membre de la Garde Nationale. Retour à la vie privée. Quand on est dans la merde jusqu'au cou il ne reste plus qu'à chanter – a dit Beckett. Quand la France (et Paris) sont déprimés – peut-être ne reste-t-il plus que l'adultère et le parfum des pays lointains : Hernandez Martinez, les Chichimèques, Chamonix, le Mont-Blanc, les Gorges de l'Aar, la Handeck, le meurtre et le bésigue.

Notes de Jean Jourdeuil adressées à Peter Stein, août 2012

### "Un bijou"

Quand vous recevrez ceci nos législateurs seront élus. Le vomissement que me donne la crise électorale n'a pas de nom ! quelle époque ! est-on bête ! nom d'un nom ! est-on bête ! [...]

Plus je vais, d'ailleurs, et moins je comprends le public qui me semble une bête collective complètement folle. J'ai vu la première du Prix Martin par Augier et Labiche, deux malins, ceux-là, ou qui passent pour tels. Eh bien, leur pièce qui m'a paru, à moi, un bijou et dont le dénouement est un chef-d'oeuvre d'originalité et de profondeur, a laissé le public complètement froid, et aucun des mots n'a été compris. Tirez de là une conclusion ! laquelle ?

Gustave Flaubert : lettre à Madame Brainne, 18 février 1876

## Châtier, chatouiller

Si le dicton «qui aime bien châtie bien» est vrai, il devait bigrement aimer la bourgeoisie, le bourgeois Labiche ! Et si le dicton est faux, comme il devait la détester ! mais s'il avait eu droit à la parole, il aurait à coup sûr affirmé qu'il n'avait voulu châtier personne, qu'il n'avait le tempérament ni d'un censeur ni d'un père fouettard, et qu'il n'avait obéi qu'à de bons sentiments : divertir son prochain avec une matière qu'il connaissait. Amuser, l'ambition n'est pas mince. Le rude métier qui consiste à faire rire les honnêtes gens, s'il est vrai que Molière l'a éprouvé comme une angoisse, on peut penser que Labiche l'a pratiqué sans inquiétude. Il semble qu'il n'ait jamais douté de ses facilités à faire rire et qu'il ait au contraire toujours craint de ne pas savoir faire penser. Il cherche d'abord à s'amuser en écrivant, il aime à l'affirmer, comme pour minimiser encore ses intentions ; et dans son discours de réception à l'Académie française, il parle de ses «badinages». Ce n'est pas pour qu'on se récrie en l'accusant d'humilité. C'est vérité de sa nature. La vérité aussi, c'est qu'il a toujours été sûr de faire mouche avec ses tirs sans ambition. La réussite – à deux ou trois exceptions près – est son lot ordinaire. Il en prend l'habitude, tout naturellement. Cela ne le mène pas à se croire autre chose que ce qu'il croit être. Il ne se hausse pas du col. [...] Tant d'hommes de théâtre sont partis de pensées qui ne mènent ni au rire ni à l'émotion, qu'on sait gré à ce vaudevilliste de déboucher à l'improvisiste sur des arrière-plans de réflexion. [...] «Le théâtre d'un honnête homme en belle humeur», comme l'a qualifié Pailleron en 1895, nous apparaît aujourd'hui, non plus seulement comme un théâtre de belle humeur, mais aussi d'humeur où l'honnête homme fait place à l'homme en proie à ses démons. Ce ne sont pas des démons oppressants, ce ne sont pas non plus de débonnaires diables.

Sous le travesti des ridicules et l'exactitude des costumes, ce sont des êtres de chair et de sang aux prises avec leurs passions, même si celles-ci ne paraissent être que des manies. Labiche a montré des maniaques, mais quel est le maniaque qui ne cache une secrète dévoration, quel est le tic qui ne révèle un tourment ? Il nous a montré aussi des casaniers, des gens empêtrés dans leurs habitudes, des bourgeois empesés comme leurs cols, des bourgeoises encombrées de leurs crinolines, mais quelle routine, quelle ornière, même confortable, ne dissimule un rite, et par là même un asservissement ? [...]

Il se dégage d'une oeuvre aussi abondante et variée dans son cadre pourtant limité, une impression de foisonnement qui permet d'y reconnaître les provinciaux de Flaubert ou Turelure, le bourgeois parvenu de Claudel, et qui autorise les rapprochements ou les parentés les plus insolites : ici, Molière et là Ionesco. Qu'un des pionniers du surréalisme comme Philippe Soupault ait consacré à Labiche un livre élogieux n'est pas pour nous étonner. L'auteur d'*Un chapeau de paille d'Italie* demeurera toujours bien placé dans notre répertoire parce qu'il fera rire ou penser, en même temps, le bourgeois qui sommeille au coeur de tout homme, et l'artiste qui peut y veiller.

- **Martin. [...] Quel beau jeu que le bésigue !**
- **Agénor. - C'est attachant et ça n'absorbe pas.**
- Martin. - On peut causer... on s'arrête... on repart... c'est une voiture à volonté... Avec le bésigue, nous tuons agréablement trois heures par jour, l'un dans l'autre.**
- Agénor. - Oui, mais ça fait bisquer ta femme.**

*Le Prix Martin, acte I scène I*

## Règles du jeu de bésigue

### Principes généraux

On appelle «bésigue» le couple formé par le valet de carreau (Hector) et la dame de pique (Pallas) – qui sont les deux seules cartes, dans le jeu français, à présenter leur visage de profil. Une partie de Bésigue se joue à deux avec un jeu de 32 cartes. Est déclaré gagnant le premier à totaliser un certain nombre de points. Il y a trois façons d'en obtenir : par l'échange de la retourne ; en faisant une annonce ; en réalisant une levée.

### Début de la partie

Les deux joueurs tirent une carte au hasard ; celui qui a la plus forte est le donneur et distribue six cartes, alternativement, à lui-même et à son partenaire. La treizième carte, appelée la «retourne», sert à indiquer l'atout. Elle est glissée sous le talon, sa face en partie visible. Avant le premier coup (= ensemble de 16 levées), le joueur détenant le 7 d'atout peut échanger cette carte contre la retourne. Cet échange, qui lui rapporte 10 points, ne peut plus être effectué après le premier coup.

### Jeu de la carte

Après chaque levée, chaque joueur reprend une carte au talon. Deux cas sont à distinguer. Premier cas : tant qu'il reste des cartes dans le talon, le jeu de la carte suit les règles de la brusquembille – c'est l'atout le plus fort qui remporte la levée, et à défaut, la plus forte carte de la couleur demandée (mais on est autorisé à jouer atout plutôt que de fournir la couleur). Deuxième cas : une fois le talon épuisé, le jeu de la carte suit les règles de l'écarté – contrairement à la brusquembille, on est désormais obligé de fournir de la couleur demandée et de monter à cette couleur quand on peut le faire ; on ne peut donc couper que si l'on ne peut jouer de la couleur demandée. Les points de levée se comptent comme suit : as = 11, roi = 10, dame = 3, valet = 2, levée = 1 (au total, 120 points dans un jeu de 32 cartes). La dernière levée rapporte une prime, dite «dix de dernière».

### Annonces

Seul le joueur qui vient de réaliser une levée peut faire une annonce. Il ne peut en outre la faire qu'avant de prendre une carte au talon, en ne se fondant que sur les cinq cartes qu'il tient alors en main. Enfin, on ne peut plus faire d'annonce quand le talon est épuisé. Les annonces (toujours facultatives) sont les suivantes. Quinte majeure (du 10 à l'as dans une même couleur) : 250 points hors atout, ou 500 points à l'atout. Quatre cartes (ou carré) : as, 100 points ; rois, 80 ; dames, 60 ; valets, 40. Mariages : dame + roi hors atout : 20 points ; dame + roi d'atout : 40 points ; bésigue, 40 points. Attention : une carte figurant dans un mariage ne peut servir à annoncer une quinte, et vice-versa (elle peut en revanche figurer dans un carré).

### Décompte des points

Les points d'annonce et de retourne sont décomptés immédiatement. Quant aux points de levée, un joueur n'ayant pas atteint 400 points ne les compte qu'à la fin du coup ; au-delà de 400 points, il les compte après chaque levée. Le premier joueur à atteindre 500 points a gagné. Si les deux joueurs y parviennent, celui qui a le plus de points remporte la partie. En cas d'égalité, on joue un coup supplémentaire de départage.

—  
—  
**Edmond, *lisant*\*. "Enfin l'on arrive.  
Quel admirable tableau !...  
O sceptique, découvre-toi !  
Au sommet d'un rocher à pic,  
couronné de pins noirs (*pinus nigra*),  
deux torrents se précipitent, en se choquant  
avec un bruit formidable,  
dans un gouffre sans fond."  
Loïsa, avec terreur. C'est effrayant !**

*Le Prix Martin*, acte I, scène III

\* Extrait d'un guide touristique décrivant la chute de L'Aar à la Handeck (Suisse)

### **Aux sources de la "sublime horreur"**

*(A propos de la nouvelle Dans la vallée de Lauterbrunnen publiée par Labiche en 1835 dans la Revue de France)*

Les montagnes déchiquetées, les villages isolés, les balbutiements d'une civilisation perdue dans une nature hostile sont propres à exalter une génération romantique. Revenant de son voyage, Labiche garde encore imprimée dans son souvenir la majesté imposante des hauteurs abruptement découpées des Alpes helvétiques. Au cours de son bref passage il a entendu évoquer une vieille légende locale dont il fait un conte pathétique et violent. L'histoire se passe en 1715 dans un village isolé par la neige. Une époque où, ainsi que le remarque l'auteur, le tourisme n'a pas encore envahi la petite confédération : «La Suisse vivait pauvre et ignorée derrière ses montagnes. Dieu ne lui avait pas encore jeté son fléau de sauterelles ; ce n'est que plus tard que les insectes parisiens apprirent le chemin des profondes vallées.»

Perth vit seule avec son vieux père, jusqu'au jour où arrive un jeune noble égaré, «bien fait et bien tourné, comme tous ceux qui apparaissent dans les romans, lorsqu'il y a une jeune fille à séduire». On imagine la suite : le hobereau charme la trop fragile Perth. «Au milieu de la nuit on entendit sangloter la jeune fille et froisser la paille ; c'était le seigneur qui usait de son droit.» Au petit matin elle se retrouve seule, et une enfant naîtra de cette brève étreinte. Le temps passe, la petite a maintenant plus de deux ans. Affligée du statut infamant de fille mère, Perth n'a plus que son enfant au monde. Toutes deux sont condamnées par le mépris des hommes à la plus dure des solitudes. Un soir, au cours d'une promenade dans les hauteurs, un orage terrible éclate, un orage comme seules en connaissent les montagnes d'été et les visions littéraires : «Il y eut un éclair rouge et le ciel sembla se démolir avec fracas jusque dans ses profondeurs les plus reculées.» Soumis à l'inévitable influence de Victor Hugo, Eugène annonce avec cet orage la colère divine, d'incommensurables malheurs, d'indescriptibles tourments : «Perth vit un oiseau qui perça le nuage comme un coup de tonnerre et replia ses grandes ailes sur sa fille.» L'aigle des cimes emporte l'enfant et l'univers s'entrouvre : «L'orage grondait en fait, les glaciers se fondaient, les avalanches croulaient comme des montagnes cassées, et les génisses tourbillonnaient et s'agitaient toujours avec leurs grelots au cou. Horrible nuit !» Et pour parfaire ce tableau apocalyptique, la mère aperçoit à l'aube la robe de sa fille flottant au sommet de la montagne : «En voyant ce lambeau, la vie se creva dans son cœur !»

Extrait d'Emmanuel Haymann : *Labiche ou l'esprit du Second Empire*, Olivier Orban, 1988, p. 56-57.



## Repères biographiques

### Eugène Labiche

(1815 - 1888)

Issu d'une famille appartenant à la bourgeoisie parisienne, Eugène Labiche en fut un observateur attentif, exposant avec justesse des types psychologiques de ce milieu ainsi que le rôle de l'argent dans la société française sous le Second Empire et les débuts de la Troisième République. En 1839 paraît son unique roman, *La Clef des champs*. Il s'essaie également à la critique dramatique, livrant ses articles à la Revue du Théâtre, avant de se consacrer à l'écriture pour le théâtre.

Cet auteur dramatique et comique s'illustra surtout dans le genre du vaudeville, qu'il décrit lui-même comme « l'art d'être bête avec des couplets ». Ses premières oeuvres constituent des variations sur des scènes de la vie conjugale et ses affres.

Ses personnages sont en majorité des figures archétypales du monde bourgeois. Il passe ainsi pour l'inventeur d'une figure emblématique de la société du XIXe siècle : le bourgeois crédule et philistin. Nombreuses sont les figures de beaux-pères irascibles, dans cette production gaie-satirique.

Ses productions théâtrales évolueront des vaudevilles en un acte aux grandes comédies de moeurs et de caractères : il laissera finalement plus de 173 pièces.

Parmi celles-ci, on représente souvent *Un Chapeau de paille d'Italie* (créée en 1852), considérée comme la plus réussie. Cette pièce, composée après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et le rétablissement de l'Empire, renouvelle le genre du vaudeville, dont la tradition est marquée par l'oeuvre de Scribe, grâce à l'apport d'un thème nouveau : la recherche d'un objet égaré, sous la forme d'une course-poursuite qui engendre nombre d'événements imprévus.

Si ses comédies sont le plus souvent fondées sur des rebondissements successifs et des situations cocasses, l'humour léger vire parfois au cauchemar, en témoigne *L'Affaire de la rue de Lourcine* (1857). Parmi les mises en scène remarquables de cette pièce, on relève celle de Patrice Chéreau, en 1966, et celle de Klaus Michael Grüber, en 1989. Avec *Le Voyage de Monsieur Perrichon* (1860), Labiche propose une satire de la bourgeoisie du second Empire, nouvellement enrichie et ambitieuse.

Autre apport important, dans le champ de l'écriture pour la scène : le comique fondé sur l'absurde. Certes, Eugène Labiche n'est pas l'inventeur du théâtre de l'absurde, l'expression désignant surtout, dans la période de l'après-seconde Guerre mondiale, les productions de Ionesco, d'Adamov, etc. Il a néanmoins initié une situation comique dépassant le « simple » quiproquo et sa propre tradition comique fondée sur une succession rythmée d'événements produisant les situations les plus extravagantes. Le critique Philippe Soupault [cf.] *Eugène Labiche, sa vie, son oeuvre*, Mercure de France, 1964] note que le théâtre d'Eugène Labiche comprend alors une certaine part de « cruauté », soit une manière plus grinçante de rire.



## Peter Stein

Né à Berlin en 1937, Peter Stein est l'un des plus importants metteurs en scène européens. Il a forgé sa réputation au cours des années 70 en prenant la direction artistique de la Schaubühne am Lehninerplatz, à Berlin.

Cofondateur de la Schaubühne am Halleschen Ufer en 1970, il y travaille notamment avec Jutta Lampe, Edith Clever, Bruno Ganz et met en scène *Peer Gynt* d'Ibsen (1971), *Prinz Friedrich von Homburg* de Kleist (1972), *Die Unvernünftigen Sterben Aus* (*Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*) par Peter Handke (1974), ainsi que son adaptation de *l'Orestie* d'Eschyle, que beaucoup considèrent comme son chef-d'oeuvre (1980).

En 1985, Stein reprend sa liberté. Il commence dès lors à mettre en scène des opéras et des oeuvres dramatiques dans différents théâtres. Il s'intéresse particulièrement à Tchekhov, dont il monte *Les Trois soeurs* (1984, toujours à la Schaubühne), *La Cerisaie* (1989 et 1996), *Oncle Vania* (1996). De 1992 à 1997, il est responsable de la programmation théâtrale des Salzburger Festspiele. A Hanovre, pour l'Expo 2000, il met en scène un *Faust* en version intégrale : les représentations se répartissent sur deux journées. En 2007, sa création de *Wallenstein*, de Schiller, dure 10 heures ; Klaus-Maria Brandauer joue le rôle principal.

Peter Stein vit aujourd'hui en Italie. Parmi ses dernières mises en scène : *Médée*, d'Euripide (Syracuse et Epidaure) ; *Electre*, de Sophocle (Epidaure) ; *La Cruche cassée*, de Kleist (Berlin) ; *I Demoni*, d'après Dostoïevski (Odéon- Ateliers Berthier, 2010) ; *Ödipus am Kolonos* (*Oedipe à Colone*), de Sophocle. A l'opéra : *Mazeppa* (2006), *Eugène Onéguine* (2007) et *La Dame de Pique* (2008), de Tchaïkovski, à l'Opéra de Lyon ; *Le Château de Barbe-Bleue*, de Bartok, à la Scala de Milan (2008) ; *Lulu*, de Berg (Vienne, Lyon et Milan).

Stein, qui est Commandeur de l'Ordre des Arts et Lettres et Chevalier de la Légion D'Honneur, est docteur *honoris causa* des universités d'Edimbourg, Valenciennes, Salzbourg, Rome et Iéna.

## Repères biographiques (suite)

### Jean-Damien Barbin

Après l'ENSATT, Jean-Damien Barbin entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Il y suit les classes de Denise Bonal, Michel Bouquet et Daniel Mesguich, qui l'engage par la suite dans ses spectacles (*Titus Andronicus* de Shakespeare; *L'Antiphon* de Djuna Barnes ; *Marie Tudor* de Victor Hugo ; *La Seconde Surprise de l'amour* de Marivaux ; *Andromaque* de Racine ; *Boulevard du boulevard* de G. Portail ; *Du Cristal à la fumée* de Jacques Attali). Il a aussi travaillé régulièrement avec Jacques Mauclair, Xavier Maurel, Alain Milianti, Jacques Lassalle, Eric Vigner ou Jean-Michel Ribes.

Jean-Damien Barbin, en une quarantaine de spectacles, a bâti une carrière marquée par l'éclectisme et l'exigence : son répertoire l'a porté de Svevo à Dubillard, de Lars Norén à Mahmoud Darwich, de Shakespeare, Shaw ou Racine à Hélène Cixous. Dernièrement à l'Odéon, il a joué dans *La Dame aux camélias* d'après Alexandre Dumas fils, mise en scène par Franck Castorf. Au cinéma, Jean-Damien Barbin a tourné dans une demi-douzaine de longs-métrages, dont *Lacenaire* de Francis Girod, *Musée haut, musée bas* de Jean-Michel Ribes, ou *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau. Récemment : *Les Adieux à la reine* de Benoît Jacquot et *Le Grand retournement*, de Gérard Mordillat.

### Rosa Bursztein

A sa sortie du Cours Florent, Rosa Bursztein a été engagée par John Malkovitch, qui l'a dirigée dans *Les Liaisons dangereuses* au Théâtre de l'Atelier en 2011. Mais dès 2002, elle tournait dans // *était une fois Jean-Sébastien Bach*, réalisé par Jean-Louis Guillerrou, et ses débuts à la télévision remontent à 2006 ; depuis, elle y a joué dans quatre téléfilms, le dernier en date étant *Les affaires sont les affaires*, réalisé par Philippe Béranger.

### Julien Campani

Julien Campani est sorti du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique en 2012. Il est monté sur les planches pour la première fois cinq ans plus tôt dans *No Kind*, de Lazare Herson-Macarel, mise en scène par Lola Lucas, au festival d'Avignon. A compter de cette date, il a joué dans une quinzaine de pièces : Shakespeare, Calderón, Feydeau, Claudel, Musset ou Molière, où Denis Podalydès le dirige en 2012 dans *Le Bourgeois gentilhomme*, créé aux Nuits de Fourvière et présenté aux Bouffes du Nord.

### Pedro Casablanc

Diplômé de l'Université de Séville, formé à l'Ecole Supérieure de la même ville puis au théâtre de la Abadía, à Madrid, Pedro Casablanc poursuit depuis plus de vingt ans une carrière théâtrale très riche qui l'a conduit d' : *En attendant Godot*, de Beckett (mise en scène par Alfonso Zorro) à *José K., torturado*, de Javier Ortiz (mise en scène par Carles Alfaro), en passant par une trentaine d'autres spectacles d'auteurs aussi divers que Dostoïevsky, Calderón, Shakespeare, Schiller, Goethe, Valle-Inclán, Ibsen, Tchekhov, Juan Mayorga, Dario Fo, Eduardo de Filippo ou Sacha Guitry. Parfaitement bilingue, Pedro Casablanc a également travaillé sous la direction de Georges Lavaudant dans *Edipo (una trilogía)*, d'après Sophocle, au Teatro Español (Madrid, 2009-2010). Au cinéma, il a tourné dans une vingtaine de longs-métrages, dont certains sont signés Steven Soderbergh (*Guerrilla*, 2007) Jean-Jacques Annaud (*Sa Majesté Minor*, 2006) ou Jacques Weber (*Don Juan*, 1997). Son interprétation dans *El mundo que fue y el que es*, de Pablo Llorca (2009) lui a valu en 2011 le Prix du Festival Internacional de Gran Canaria.

### **Christine Citti**

Christine Citti vient de fêter ses trente ans de scène : c'est en 1981 qu'elle fait ses débuts au Théâtre de la Plaine dans deux spectacles mis en scène ou écrits par Jean-François Prévand. L'année suivante, Jacques Mauclair l'engage aux côtés de Juliette Binoche dans un Pirandello (*Henri IV*, 1982). Elle joue également sous la direction d'Alfredo Arias, Isabelle Nanty, Maurice Bénichou, Pierre Romans, Michel Fagadau, Didier Long (*Mademoiselle Julie* d'Auguste Stindberg), Jean-Louis Martinelli (*Les fiancés de Loches* de Georges Feydeau), entre autres. Christine Citti a beaucoup travaillé à la télévision, ses rôles se comptent par dizaines (dernièrement : *Ce monde est fou*, sur France 2, et *Drôle de famille 4*, également sur France 2). Au cinéma, dernièrement : *Mince alors !* de Charlotte de Turckheim, *Tue-moi* d'Emily Atef, *Camping 2* de Fabien Onteniente et *Ces amours-là* de Claude Lelouche. Elle a signé deux mises en scène au théâtre, ainsi que deux scénarios.

### **Manon Combes**

Formée au Conservatoire d'Art Dramatique du Xème arrondissement, au Cours Florent puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, où elle a pour professeurs par Nada Strancar et Yann-Joël Collin et d'où elle sort en 2011, Manon Combes a déjà participé à une dizaine de spectacles : récemment *Le Bourgeois gentilhomme*, de Molière, mise en scène par Denis Podalydès aux Bouffes du Nord et *Chocolat, clown nègre*, de Gérard Noiriel, mise en scène par Marcel Bozonnet. Manon Combes a également tourné dans trois courts-métrages.

### **Laurent Stocker**

Issu du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (classes de Madeleine Marion, Daniel Mesguich et Philippe Adrien), Laurent Stocker en sort en 1996 en présentant aux journées de juin *6 fois 2*, un spectacle de Georges Lavaudant. L'année suivante, Lavaudant engage la même distribution pour créer *Ulysse/Matériaux*, et confie à Laurent Stocker le rôle d'Ulysse. Engagé comme pensionnaire à la Comédie-Française en 2001, Laurent Stocker y joue sous la direction de Michel Raskine, Christophe Rauck, Omar Porras, Robert Wilson, Lukas Hemleb, Jacques Lassalle, Piotr Fomenko, Marcel Bozonnet ou Denis Podalydès ; lui-même signe la mise en scène de *Mary's à minuit*, de Serge Valletti, au Studio-Théâtre. Laurent Stocker est nommé sociétaire en 2004. Laurent Stocker a également créé de nombreux rôles au cinéma et à la télévision. Sa carrière lui a notamment valu d'être nommé aux Césars pour *Ensemble c'est tout*, de Claude Berri (2007) ; l'année suivante, il remporte le César du meilleur espoir masculin tout en étant distingué par une nomination aux Molière pour *Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce (mise en scène par Michel Raskine).

### **Jacques Weber**

Jacques Weber débute sur les planches et au cinéma au début des années 70. Très vite, il est repéré par Robert Hossein, qui fait plusieurs fois appel à lui. Lui-même passe dès 1973 à la mise en scène avec *Les Fourberies de Scapin*, de Molière, l'un de ses auteurs de prédilection. Depuis, il a signé une bonne vingtaine de spectacles, sur des textes de Diderot, Sartre, Shakespeare, Zweig ou Giraudoux, et revenant à *Cyrano*, d'Edmond Rostand, en 2001, après avoir donné une interprétation mémorable du rôle-titre en 1983 dans la mise en scène de Jérôme Savary et obtenu un César du meilleur second rôle dans le film réalisé par Jean-Paul Rappeneau en 1989. Ce rôle marquant entre tous lui a inspiré un livre : *Cyrano, ma vie dans la sienne* (Stock, 2011), qui succède à un volume de souvenirs bâti autour d'une amitié : *Des petits coins de paradis* (Le Cherche-Midi, 2009).

La carrière de Jacques Weber est trop vaste pour être résumée. Il a joué dans d'innombrables spectacles mis en scène par Guy Rétoré, Francis Huster, Françoise Petit, Jacques Kraemer, Bernard Murat, Jacques Lassalle, Roger Planchon, Jean-Luc Boutté, Isabelle Nanty, Jean-Pierre Vincent, ou Didier Long, entre autres. Il a également tourné dans une bonne quarantaine de longs-métrages depuis *Faustine et le bel été*, de Nina Companeez (1971). Dernier film en date : *Un prince (presque) charmant*, de Philippe Lellouche.